

—Ce jeune homme a parfaitement le droit d'avoir un appartement pour y recevoir seulement ses amis, dit Durand. Après ?

—Comme il y avait des lettres pour lui, je me dis que, pour me procurer des renseignements plus complets, je devais attendre que le domestique vint les chercher.

—Il est venu et tu l'as suivi ?

—Naturellement.

—Alors ?

—J'ai su où demeurait M. de Perny.

—Et il demeure ?

—Rue de Babylone dans un magnifique hôtel.

Qui lui appartient ? exclama Durand.

—Non, mais à son beau-frère, un marquis plusieurs fois millionnaire, dont il possède, paraît-il, la confiance.

—Tu ne me dis pas le nom de ce marquis ?

—De Coulange.

—Voilà un nom que je ne dois pas oublier, pensa Durand.

Gargasse continua ;

—D'après les renseignements que j'ai recueillis aux environs de l'hôtel de Coulange, et j'ai lieu de croire qu'ils sont exacts, le marquis a épousé par amour la sœur de M. de Perny, laquelle n'avait pour dot que sa jeunesse et sa merveilleuse beauté. Après le mariage, M. de Perny et sa mère vinrent demeurer chez le marquis, et le premier ne tarda pas à être considéré comme *l'alter ego* de son beau-frère. C'est lui qui s'occupe de toutes les affaires du marquis ; il vend et achète ; il reçoit et paye.

En ce moment, atteint d'une maladie grave, dont il ne guérira pas dit-on, le marquis n'est pas à Paris. Il y a près de trois mois que, dans l'intérêt de sa santé, il a dû partir. Personne n'a pu m'apprendre où il est allé, il ne m'a été dit que peu de chose de la marquise, qui vit dans une solitude complète et qu'on connaît à peine. Si l'on s'en rapporte à des paroles échappées aux domestiques, elle serait dans une position intéressante.

Durand ne put s'empêcher de sourire.

—M. de Perny, continua Gargasse, est donc aujourd'hui plus que jamais le maître à l'hôtel de Coulange. Les domestiques ne connaissent que lui, n'obéissent qu'à lui et à sa mère ; on peut dire qu'ils ont gagné une jolie partie le jour où mademoiselle de Perny est devenue marquise de Coulange. La vérité est que M. de Perny est réellement le maître dans la maison de son beau-frère. Sa mère et lui tiennent dans leurs mains l'immense fortune du marquis de Coulange.

Voilà tout ce que je sais, acheva Gargasse ; si tu ne te trouves pas suffisamment renseigné, je suis à tes ordres.

—Je n'ai pas besoin d'en savoir d'avantage, répondit Durand.

Oui, se dit-il, c'est tout ce que je voulais savoir. Je vois, maintenant, sur quelle herbe je vais marcher, et je tiens là un petit secret de famille qui vaudra un jour un million !

Mon cher Gargasse, reprit-il en lui tendant la main, je suis content de toi.

Gargasse ne parut qu'à moitié satisfait.

Durand comprit et s'empessa de glisser une pièce d'or entre les doigts de son mercenaire.

—Est-ce un à compte ? demanda Gargasse.

—Non, c'est pour les dépenses que tu seras obligé de faire.

—Très bien, tu vas me charger d'une nouvelle mission !...

—Et dès demain matin tu te mettras à l'œuvre.

—Que faut-il faire ?

—Il faut que tu me trouves aux environs de Paris une maison à louer.

—C'est facile.

—Ecoute donc : il va sans dire que je n'ai pas besoin d'un château, mais d'une toute petite maison ; deux chambres à coucher et une cuisine suffiraient. Il est nécessaire qu'elle soit meublée ; dans la circonstance présente, c'est un avantage. Je tiens aussi à ce qu'elle soit isolée, c'est-à-dire assez éloignée d'autres maisons pour ne point trop attirer l'attention des gens qui ont la rage de s'occuper de ce qui ne les regarde pas.

—Faut-il qu'il y ait un jardin ?

—Oui, un jardinet, c'est absolument utile ; la maison se trouvera au milieu, presque cachée dans les arbres, si c'est possible, et entourée de murs assez élevés pour que les regards des curieux ne puissent pas sauter pardessus. Je te donne trois jours pour chercher. C'est aujourd'hui mercredi, je t'attendrai samedi soir.

—Préfères-tu pour ta location un endroit à un autre ?

—Non, cela m'est égal.

—En ce cas, je me tournerai du côté d'où viendra le vent, et où il me dira d'aller, j'irai.

Les deux amis se séparèrent.

—Durand est un bon zigue, pensait Gargasse, c'est dommage qu'il soit si peu généreux, il veut toujours tout pour lui.

De son côté, Durand se disait :

—Gargasse est un ivrogne, mais il est dévoué et surtout discret ; il faudra que je le lance dans des opérations plus sérieuses.

Le samedi, vers une heure, Gargasse reparut chez Durand.

—Ah ! ah ! tu n'as pas perdu de temps, dit ce dernier.

C'est ce matin seulement que j'ai trouvé une maison qui, je crois, fera ton affaire, répondit Gargasse.

—Naturellement, si elle est dans les conditions exigées.

—Elle est bâtie au milieu d'un jardin, pas grand, et entourée de murs comme tu le désires. Il y a des arbres, et avant un mois, quand toutes les feuilles seront poussées, ce sera un nid dans la verdure. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage, je ne parle pas des greniers. Il y a au rez-de-chaussée, la cuisine, un salon, une salle à manger, au-dessus deux chambres à coucher avec cabinets de toilette. Tout cela est petit, meublé sans luxe, mais convenablement.

—C'est parfait, dit Durand. Quand peut-on y entrer.

—Le jour même de la location, si l'on veut.

—Très bien !

—La maison est à louer depuis le 15 de mars dernier, les propriétaires, des artistes, sont partis pour l'Amérique avec un engagement de deux ou trois ans.

—Qui est chargé de louer ?

—Un individu qui fait de cela son métier et qui se charge aussi des ventes de maisons.

—Où se trouve la dite maison à louer ?

—A Asnières, rue de Paris, mais n'importe.

Je dois te prévenir qu'on veut louer au moins pour toute la saison, c'est-à-dire six mois, jusqu'en octobre.

—A un ou deux mois près, cela fait mon affaire. T'es-tu informé du prix de la location ?

—Pour une raison, six mois, quinze cents francs.

—Oh ! oh ! c'est raide ! fit Durand avec une grimace qui indiquait toujours qu'il éprouvait une contrariété ou une déception.

—C'est le prix pour la saison d'été, reprit Gargasse ; avec trois cents francs de plus on aurait la maison pour l'année entière.

—Elle ne m'est utile que pour quatre mois, grommela Durand.

Il se leva.

—Enfin, ajouta-t-il, en faisant un brusque mouvement de tête, puisqu'il faut en passer par là.

Il se débarrassa lestement de sa robe de chambre.

—Pendant que je vais m'habiller, dit-il à Gargasse, et pour ne pas perdre de temps, tu vas aller chercher une voiture. Tu m'attendras en bas. Je t'emmène à Asnières, non pour visiter la maison, je m'en rapporte à toi, mais pour me la montrer. Ensuite, si je la trouve située comme je la veux, je la louerai. C'est une combinaison emmuyeuse dont quelqu'un m'a chargé. Maigre profit que tout cela, mon pauvre Gargasse, mais cela n'est pas ton affaire ; en chemin je te donnerai la petite somme que je t'ai promise.

—Quatre louis, tu sais !

—J'ai dit trois ou quatre ; mais je ne veux pas marchander avec un vieil ami, je suis content de toi, tu auras quatre-vingt francs.

Gargasse, enchanté, sortit pour courir chercher une voiture, sans se douter que Durand, gêné par sa présence, avait pris un prétexte pour l'éloigner.

En effet, dès qu'il fut parti Durand s'empessa de pousser le verrou de la porte. Il fit jouer le ressort secret de sa boiserie et ouvrit sa caisse, dans laquelle il prit une liasse de billets de banque. Il s'habilla ensuite. Ce fut l'affaire d'un instant.

Gargasse arrivant avec la voiture le trouva qui l'attendait dans la rue. Ils partirent. A trois heures ils étaient à Asnières.

Durand en passant jeta seulement un regard sur la maison que Gargasse avait découverte dans un endroit presque désert.

Il la trouva convenablement située pour ses projets et se montra satisfait. Après s'être fait indiquer la demeure de la personne qui était chargée de louer, il renvoya Gargasse, dont il n'avait plus besoin.

Une heure après, Durand reprenait la route de Paris, emportant dans sa poche toutes les clefs de l'habitation. Il avait loué la maison pour six mois, en payant les quinze cents francs d'avance.

La location était faite au nom d'une dame veuve que Durand déclara être sa sœur, et qui se nommait Félicie Trélat. Celle-ci voulait passer l'été à Asnières avec sa fille unique, dont la mauvaise santé lui causait une assez vive inquiétude.

C'est sous ce prénom et ce nom de Félicie Trélat que Solange s'était présentée, à Gabrielle Liénard. Du reste, Solange était déjà un nom de guerre connu seulement de Durand et de quelques-uns de ses intimes. Mademoiselle Solange se nommait Joséphine Charbonneau.

Durand n'était pas un homme à perdre un temps précieux. Le soir même il se rendit rue de la Folie-Méricourt. Solange ne l'avait pas vu depuis cinq jours.

—Que se passe-t-il rue de Clichy ? demanda-t-il à Solange.

—La situation est toujours la même.

—Alors tu vas pouvoir agir avec succès ?

—Je crois même que je réussirai assez facilement. La petite com-

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., donnez le **BAUME RHUMAL**.